

Jean-Joseph Rabearivelo

**Presque-Songes**  
suivi de  
**Traduit de la Nuit**



# **Presque-Songes**

1934

*À tous mes Amis, morts et vivants  
fils d'Orient et d'Occident.*

J.-J. R.

## **Lire**

Ne faites pas de bruit, ne parlez pas :  
vont explorer une forêt les yeux, le cœur,  
l'esprit, les songes...

Forêt secrète bien que palpable :  
forêt.

Forêt bruissant de silence,  
Forêt où s'est évadé l'oiseau à prendre au piège,  
l'oiseau à prendre au piège qu'on fera chanter  
ou qu'on fera pleurer.

À qui l'on fera chanter, à qui l'on fera pleurer  
le lieu de son éclosion.

Forêt. Oiseau.  
Forêt secrète, oiseau caché  
dans vos mains.

## Le poème

Paroles pour chant, dis-tu, paroles pour chant,  
ô langue de mes morts,  
paroles pour chant, pour désigner  
les idées que l'esprit a depuis longtemps conçues  
et qui naissent enfin et grandissent  
avec des mots pour langes –  
des mots lourds encore de l'imprécision de l'alphabet,  
et qui ne peuvent pas encore danser avec le vocabulaire,  
n'étant pas encore aussi souples que les phrases  
[ordonnées,  
mais qui chantent déjà aux lèvres  
comme un essaim de libellules bleues au bord d'un fleuve  
salue le soir.

Paroles pour chant, dis-tu, paroles pour chant,  
paroles pour chant, pour désigner  
le frêle écho du chant intérieur  
qui s'amplifie et retentit,  
tentant de charmer le silence du livre  
et les landes de la mémoire,  
ou les rives désertes des lèvres  
et l'angoisse des cœurs.

Et les paroles deviennent de plus en plus vivantes,  
que tu croyais en quête du Chant ;  
mais elles deviennent aussi de plus en plus fluides et  
[ténues,  
comme cette brise qui vient des palmiers lointains  
pour mourir sur les cimes sourcilleuses.  
Elles deviennent davantage des chants,  
elles deviennent elles-mêmes – ce qu'elles ont toujours été  
jusqu'ici, en vérité.  
Et je voudrais changer, je voudrais rectifier

et dire :  
chants en quête de paroles  
pour peupler le silence du livre  
et planter les landes de la mémoire,  
ou pour semer des fleurs aux rives désertes des lèvres  
et délivrer les cœurs,  
ô langue de mes morts  
qui te modules aux lèvres d'un vivant  
comme les lianes qui fleurissent les tombeaux.

## Été

Sème, sème l'été,  
sème des grains d'eau lumineux.  
Plante, plante l'été,  
plante des tiges d'eau frêles.  
Sème, sème, plante, plante,  
sème et plante dans le crépuscule.  
Qui ou quoi moissonnera les épis ?  
Qui ou quoi cueillera les fruits ?  
Est-ce le petit oiseau brûlé de soif  
venu des sylves gorgées de cours d'eau pure  
celée, celée sous des ronces ?  
Ou l'abeille qui est comme ivre de soleil  
et qui titube au cœur des branches ?  
Ou la femme-enfant qui vient de dénouer sa chevelure  
et qui a lavé des effets au bord du fleuve ?  
Ou bien une source, quelque part, s'est-elle tarie  
au point que son jaillissement éteint regrette les fleuves ?

Mais n'est-ce pas plutôt qu'un fleuve bruissant,  
ici ou là, n'arrive plus jusqu'au golfe,  
et n'arrive plus à grossir la mer ?  
Ou que la plantation de ceux qui sont sous la terre  
devient deux fois ombre dans les ténèbres ?  
Je crois, moi, que ce sont les plantes  
qui brûlent d'offrir à mes yeux parfois bleus,  
et brûlent d'offrir au jour frais éclos  
qui fermera ses ailes au seuil de la nuit,  
des épis et des fruits fécondés par l'été.

## Les trois oiseaux

L'oiseau de fer, l'oiseau d'acier,  
après avoir lacéré les nuages du matin  
et voulu picorer des étoiles  
au-delà du jour,  
descend comme à regret  
dans une grotte artificielle.

L'oiseau de chair, l'oiseau de plumes  
qui creuse un tunnel dans le vent  
pour parvenir jusqu'à la lune qu'il a vue en rêve  
dans les branches,  
tombe en même temps que le soir  
dans un dédale de feuillage.  
Celui qui est immatériel, lui,  
charme le gardien du crâne  
avec son chant balbutiant,  
puis ouvre des ailes résonnantes  
et va pacifier l'espace  
pour n'en revenir qu'une fois éternel.



## **Le bien vieux**

J'avais bien vu des vieux et des vieux  
avant de placer mes deux mains  
dans celles de celui qui sait lire le Sort  
dans les paumes,  
avant de les lui offrir  
pour qu'il y cherchât les monts et les plaines  
cultivés par mon étoile.

J'avais vu des vieux et des vieux,  
mais pas un comme celui-là.

La nuit de ses cheveux d'antan  
était remplacée par la pleine lune de sa calvitie,  
entourée d'un mince buisson blanc ;  
et sa bouche qui ne savait plus parler  
qu'aux ancêtres qui l'attendaient,  
balbutiait comme celle d'un enfant,  
bien qu'elle révélât l'Inconnu.

Que pouvaient encore voir ses yeux lourds des jours vécus ?  
Captive y était sa jeunesse !  
Captive sans espoir d'évasion !

Et quand il me regarda, quand il explora les monts et les plaines  
dans le creux de mes mains,  
quand son regard éteint croisa le mien  
et y devina une flamme pacifique,  
je crois encore que sa jeunesse s'y débattait,  
s'y débattait en pure perte !

Mais non ! la captive put briser ses liens  
et fut délivrée :  
elle était réincarnée dans la mienne,

**selon la croyance du bien vieux  
qui se mirait en moi.**

## Fièvre des îles

Le soleil s'est-il brisé sur ta tête  
pour que tu sentes ses éclats s'enfoncer  
dans l'arbre qui soutient ton dos,  
puis vriller à sec dans les branches de ton corps ?  
Ton crâne est un énorme fruit vert que mûrit  
la canicule de tous les Tropiques –  
de tous les Tropiques, mais sans la fraîcheur  
de leurs palmiers ni de leur brise marine !

Ta gorge est sèche, tes yeux s'enflamment ;  
et voici que tu vois, au-delà de ce que voient les hommes,  
tous les Tropiques :  
voici des makis parés comme des mariés ;  
leurs quatre mains sont chargées de régimes de bananes,  
et chargées de fleurs jamais vues par ceux qui ne sont pas  
[des gens  
de forêts ;  
et, parmi leur voix heureuse de se baigner au soleil,  
voici tout le tumulte des cascades.

Mais, simultanément,  
est-ce la glace de la terre qui t'appelle  
qui déjà t'enveloppe tout entier,  
pour que tu sentes ce frisson à travers tout ton être,  
et pour que tu sembles vouloir te cacher sous les nuages  
[du ciel,  
et sous toutes les feuilles des sylves insulaires,  
et sous toutes leurs lourdes brumes,  
et sous les dernières pluies au parfum de lait brûlé.

Scelle fortement tes lèvres afin que n'en sorte  
aucune des choses que tu vois,  
mais que ne voient pas les autres !

Que te berce cet écho qui s'amplifie  
dans tes oreilles,  
lesquelles sont devenues deux coquillages jumeaux  
où palpite la mer qui t'entoure,  
ô jeune enfant des îles !

## Fruits

Tu peux choisir

entre les fruits de la saison parfumée ;  
mais voici ce que je te propose :

deux mangues dodues

où tu pourras téter le soleil qui s'y est fondu.

Que prendras-tu ?

Est-ce celle-ci qui est aussi double et ferme  
que des seins de jeune fille,

et qui est acide ?

Ou celle-là qui est pulpeuse et douce comme un gâteau

[de miel ?

L'une ne sera que violentes délices,

mais n'aura pas de postérité,

et sera étouffée par les herbes.

L'autre,

source jaillissant de rocher,

rafraîchira ta gorge

puis deviendra voûte bruissante dans ta cour,

et ceux qui y viendront y cueilleront des éclats de soleil.

## Images lunaires

Clair de lune, clair de lune – et après ?  
Ne bois pas trop le lait qui fuit  
    du pis de cette chienne sauvage et borgne  
    qui aboie dans les ruines du ciel  
    comme pour appeler du fond du désert de la nuit  
    son innombrable progéniture  
    dont s'ouvrent les yeux en myriades d'étoiles.

Clair de lune, clair de lune – et après ?  
Le vent lui-même est laiteux  
qui ébranle les ombres sculptées  
sur le sol  
et augmente le nombre des âmes  
visibles de toutes les choses  
qui semblent fuir l'abolement silencieux  
mais résonnant partout.

Clair de lune, clair de lune - et après ?

Vois-tu ces oiseaux pacifiques  
    qui grandissent au cœur du paysage fantomatique ?  
    Ils paissent l'ombre,  
    ils picorent la nuit.

De quoi donc leur jabot sera-t-il rempli  
    lorsque deviendront des chants dans le leur  
    les épis de riz et de maïs  
    ravis par les coqs ?

Clair de lune, clair de lune – et après ?

Moi, je ne suis plus assez jeune  
    pour chercher une sœur lunaire dehors

après les rondes enfantines :  
je tiendrai mes enfants dans mes bras jusqu'à ce qu'ils  
[s'endorment,  
et il est des livres que je lirai avec ma femme  
jusqu'à ce que la lune change  
et devienne pour nous elle-même  
en l'attente de l'aube  
qui nous surprendra aux rives du sommeil.

## **Le Bœuf-blanc**

Cette constellation en forme de croix est-elle l'Étoile du Sud ?  
Je préfère l'appeler Bœuf-blanc, comme les Arabes.

Il vient d'un parc s'étendant au bord du soir  
et s'engage entre deux voies lactées.

Le fleuve de la lumière ne l'a pas désaltéré,  
et le voici qui boit avidement au golfe des nébuleuses.

Étant un éphèbe aveugle dans les régions du jour,  
il n'a pu rien y caresser avec ses cornes ;  
mais, maintenant que des fleurs naissent aux prairies de la nuit  
et que la lune les broute en bondissant comme une taure,  
ses yeux recouvrent la vue, et il paraît plus fort que les bœufs  
[bleus  
et les bœufs sauvages qui dorment dans nos déserts.



## **Naissance du jour**

Avez-vous déjà vu l'aube aller en maraude  
au verger de la nuit ?  
La voici qui en revient  
par les sentes de l'Est  
envahies des glaïeuls en fleurs :  
elle est toute entière maculée de lait  
comme ces enfants élevés jadis par des génisses ;  
ses mains qui portent une torche  
sont noires et bleues comme des lèvres de fille  
mâchant des mûres.

S'échappent un à un et la précèdent  
les oiseaux qu'elle a pris au piège.

## **Autre naissance du jour**

On ne sait si c'est de l'Est ou de l'Ouest  
qu'est venu le premier appel ;  
mais maintenant,  
dans leurs huttes transpercées par les étoiles  
et les autres sagaies des ténèbres,  
les coqs se dénombrent,  
soufflent dans des conques marines  
et se répondent de partout  
jusqu'au retour de celui qui est allé dormir dans l'océan  
et jusqu'à l'ascension de l'alouette  
qui va à sa rencontre avec des chants  
imbus de rosée.

## Une autre

Fondues ensemble toutes les étoiles  
dans le creuset du temps,  
puis refroidies dans la mer  
et sont devenues un bloc de pierre à facettes.  
Lapidaire moribonde, la nuit,  
y mettant tout son cœur  
et tout le regret qu'elle a de ses meules  
qui se désagrègent, se désagrègent  
comme cendres au contact du vent,  
taille amoureusement le prisme.

Mais c'est une stèle lumineuse  
que l'artiste aura érigée sur sa tombe invisible.

## Flûtistes

Ta flûte,

tu l'as taillée dans un tibia de taureau puissant,  
et tu l'as polie sur les collines arides  
flagellées de soleil ;

sa flûte,

il l'a taillée dans un roseau tremblotant de brise,  
et il l'a perforée au bord d'une eau courante  
ivre de songes lunaires.

Vous en jouez ensemble au fond du soir,

comme pour retenir la pirogue sphérique  
qui chavire aux rives du ciel ;

comme pour la délivrer  
de son sort ;

mais vos plaintives incantations  
sont-elles entendues des dieux du vent,  
et de la terre, et de la forêt,  
et du sable ?

Ta flûte

tire un accent où se perçoit la marche d'un taureau furieux  
qui court vers le désert  
et en revient en courant,  
brûlé de soif et de faim,  
mais abattu par la fatigue  
au pied d'un arbre sans ombre,  
ni fruit, ni feuilles.

Sa flûte

est comme un roseau qui se plie  
sous le poids d'un oiseau de passage –  
non d'un oiseau pris par un enfant  
et dont les plumes se dressent,

mais d'un oiseau séparé des siens  
qui regarde sa propre ombre, pour se consoler,  
sur l'eau courante.

Ta flûte  
et la sienne –  
elles regrettent leurs origines  
dans les chants de vos peines.

## Mesures du temps

*Impitoyable chasse  
où tout le jour se passe  
selon cette ombre errant  
sur le cadran.*

P. CAMO.

1, 2, 3 – 12 :  
le soleil sort à peine de son bain  
et ruisselle encore d'eau marine  
aux portes du ciel –  
ainsi jusqu'aux ablutions de la lune  
dans les fontaines.

1, 2, 3 – 12 :  
Qu'est-ce ? C'est peut-être mon petit garçon qui apprend à  
[compter ?  
Mais il a depuis longtemps dépassé le nombre des apôtres !

Et cette aiguille sans chas,  
cette aiguille qui cherche une issue dans sa prison de verre  
Tandis que se dispersent les troupeaux stellaires,  
puis rentrent en leur parcage inconnu,

Et cette aiguille sans chas,  
que fait-elle ? Rassemble-t-elle les morceaux du temps  
pour en vêtir l'Éternité ?  
– Mais ma petite fille a déjà monté combien de robes pour  
[sa poupée ?

1, 1 – 2, 2 – 3, 3 – 12, 12 :  
selon la fuite du temps  
harponné vainement par l'aiguille !

Où sont les sages, où sont les simples !

Ils mesuraient le temps d'après la vie des bêtes  
et l'odeur des plantes :  
la grenouille se réveille, le coq chante,  
l'oiseau des sables s'envole,  
les feuilles embaument.  
Surtout, d'après la place de l'ombre inséparable de  
[l'homme vivant,  
d'après la place de cette âme visible,  
ils savaient mesurer le temps dont ils venaient de  
[triompher  
ou qui venait d'avoir raison d'eux.

## Cactus

Cette multitude de mains fondues  
qui tendent encore des fleurs à l'azur,  
cette multitude de mains sans doigts  
que le vent n'arrive pas à agiter,  
on dit qu'une source cachée  
sourd dans leurs paumes intactes ;  
on dit que cette source intérieure  
désaltère des milliers de bœufs  
et de nombreuses tribus, des tribus errantes,  
aux confins du Sud.

Mains sans doigts jaillies d'une source,  
mains fondues couronnant l'azur.

Ici,  
quand les flancs de la Cité en étaient encore aussi verts  
que les clairs de lune bondissant dans les forêts,  
quand elles éventaient encore les collines d'Iarive  
accroupies comme des taureaux repus,  
c'était sur des rochers escarpés et défendus même  
[des chèvres  
que s'isolaient, pour garder leurs sources,  
ces lépreuses parées de fleurs.

Pénètre la grotte d'où elles sont venues  
si tu veux connaître l'origine du mal qui les décime,  
– origine plus nébuleuse que le soir  
et plus lointaine que l'aurore –  
mais tu ne sauras pas plus que moi :  
le sang de la terre, la sueur de la pierre  
et le sperme du vent  
qui coulent ensemble dans ces paumes,  
en ont dissous les doigts



et mis des fleurs d'or à la place.

Je sais un enfant,  
prince encore au royaume de Dieu,  
qui voudrait ajouter :  
« Et le Sort, ayant eu pitié de ces lépreuses,  
leur a dit de planter des fleurs  
et de garder des sources  
loin des hommes cruels. »

## Un clin d'œil

Les yeux s'ouvrent, les yeux se ferment,  
– on ne sait s'il peut frapper aux portes du ciel,  
pendant ce temps l'éclair le plus rapide.  
Les yeux s'ouvrent, les yeux se ferment,  
– arrivent-il à franchir ce qui forme l'univers pour une  
[fourmi,  
le pas hésitant d'un enfant ?

Les yeux s'ouvrent, les yeux se ferment :  
tes songes deviendront des cauchemars  
si tu penses trop à ce qui peut mystérieusement se passer  
pendant ce temps !

Quelles rides, que de rides secrètes  
plissent alors le front de la terre,  
et les joues de ta bien-aimée,  
et celles des femmes que tu désires,  
et celles des autres que tu ne connais même pas !  
Quelles ébauches de fils blancs  
s'apprêtent à coudre la jeunesse  
et tressent le linceul qui enveloppera  
les personnes qui ont trop vécu !

Les yeux s'ouvrent, les yeux se ferment –  
Si tu vas à ces fenêtres  
Ouvertes sur le monde,  
n'y dénombre pas les fleurs qui viennent de naître  
sur la tombe de celles qui sont déjà tombées ;  
ne cherche pas à y trouver les stèles commémoratives  
de ce qui n'est plus  
ou de ce qui a changé dans le silence du Sort ;  
– ces stèles écroulées aussitôt érigées  
au cimetière qui s'étend derrière les yeux.

N'y contemple que cette jeunesse éternelle  
qui s'offre à toi,  
en un clin d'œil,  
et qui est fille des vieux mondes successifs.

## Haute futaie

Je ne viens pas pour saccager les fruits  
que tu tends, sur tes cimes inaccessibles,  
au peuple des étoiles et à la tribu des vents,  
non plus pour arracher tes fleurs que je n'ai jamais vues,  
dans le but de m'en vêtir ou d'en cacher quelque honte que  
[j'ignore,  
moi, l'enfant des collines arides.

Mais je me suis soudain souvenu dans mon dernier sommeil  
qu'était toujours amarrée avec les lianes de la nuit  
la vieille pirogue des fables  
qui tous les jours faisait passer mon enfance  
des rives du soir aux rives du matin,  
du cap de la lune au cap du soleil.

Je l'ai ramée, et me voici en ton cœur, ô montagne végétale !  
Me voici venu pour interroger ton silence absolu,  
pour chercher le lieu où les vents éclosent  
avant d'ouvrir des ailes trouées chez nous –  
trouées par le filet immense des déserts  
et par les pièges des villes habitées.

Qu'entends-je ? que vois-je, ô haute futaie ?  
Voici des sons perdus qui se retrouvent et qui se perdent  
[de nouveau  
comme des fleuves souterrains  
passés par d'énormes oiseaux aveugles  
qu'emporte le courant rapide  
pour être ensevelis sous la vase.

C'est ta respiration, ta respiration profonde  
et déjà pénible comme celle d'un vieillard  
qui gravit la côte de ses souvenirs

tout en descendant la pente des jours qui vont tarir.  
Ta respiration, et celle de tes oiseaux innombrables,  
et celle de tes branches broutées par tout un monde  
[apocalyptique.

Mais que puis-je voir dans ta nuit sans couleur,  
dans ta nuit plus éternelle que la mort des vertueux  
et que la vie des misérables,  
ô grotte de feuilles dont une issue se trouve peut-être au  
[bord des mers  
et l'autre dans l'abîme de l'horizon,  
ô toi qui es pareille à un arc-en-ciel reliant deux  
[continents ?

Je ne verrai que le soleil qui se débat,  
– comme un sanglier sagayé dans les buissons de l'azur –  
sanglier de lumière pris dans les rets puissants  
que tu tends au milieu de fruits mûrs et de fleurs durables,  
là-haut, là-bas, à l'extrême limite  
où le génie de la terre et la force de l'arbre peuvent se  
[rencontrer.

Mais, plus tard, bien que des jours aussi innombrables  
que tes feuilles successives soient déjà tombés dans  
[l'éternité,  
bien que les nuits septuples aient plus de sept fois épaissi  
[la nuit du temps,  
tant que je pourrai cueillir les matins en fleurs  
au bout de la tige brisée des soirs,  
je garderai toujours le souvenir de ton silence et de ta  
[clarté étranges.

Ils seront comme des galets projetés sur le sable  
et ramassés par un vieux marin  
qui les emporte chez lui et les place près de la coque  
d'une minuscule pirogue à balancier  
achetée dans une île lointaine que le rêve seul habite,  
mais où des cabanes bordent la mer.

Ils seront plutôt comme des billes d'ébène,  
de bois de rose ou d'autre essence précieuse  
que je mettrai sur ma table  
où ton souvenir les sculptera patiemment  
pour en faire des fétiches aux yeux de verre,  
des fétiches silencieux au milieu de mes livres.

## Imprimés

Plus que les grandes cartes en couleurs  
qui pendent aux murs de mon enfance  
et que je consulte  
chaque fois que mes enfants gravissent l'escalier de la  
[curiosité ;

plus que la mappemonde sphérique  
qui regarde avec ses yeux de néant  
les livres de mon libraire –  
plus que tous ces miroirs sans tain  
qui reflètent l'univers ;  
plus que cette ridicule prison  
qui garde en vain les montagnes,  
et les forêts, et les mers,  
et les immenses savanes,  
arrachent à son sommeil le voyageur  
qui est en moi,  
ces imprimés de partout  
qu'on éparpille sur la grande table de la Poste  
puis qu'on passe de main en main, ici et là,  
avant d'être engouffrés dans la sacoche tannée du facteur  
qui les distribue après les lettres d'amour ou d'amitié.

Y résonnent, dans le silence,  
la pensée du monde entier  
et les diverses minutes de sa vie,  
et tous ses événements.  
Y voisinent les mots les plus divins  
et les plus purs balbutiements,  
et l'angoisse des hommes et leur sérénité,  
et l'anneau qu'on passe au doigt  
et le poignard qu'on plonge dans le cœur,  
et les premiers pleurs d'un enfant  
et la terre qu'on jette sur un cercueil.

Ô imprimés de partout  
engouffrés dans une sacoche tannée,  
qui parlez souvent dans une langue qui m'est inconnue  
et qui vous glorifiez de vos arabesques entrelacées  
comme des nervures de palmiers tressées en Arabie,  
ou une natte coupée  
sous la nuque d'un Chinois,  
ou comme des volutes de fumée  
ravies au calumet d'un Peau-rouge d'Amérique  
et qui tremblotent encore comme des barbes de maïs  
ou les ramages de la belle robe  
qui sculpte le corps d'une Indienne,  
ô feuilles assemblées  
qui voulez vous envoler  
de sous vos bandes,  
mon désir d'errer  
jusqu'au bout du monde  
s'évade avec vos regrets  
des presses d'où vous êtes sorties.

Mais quand je vous ai lues,  
ô vous que je n'ai pu attendre  
et que je suis allé chercher avant le passage du facteur,  
– j'ai passé devant la douane  
où j'ai aperçu d'autres paquets ficelés  
pareils à d'innombrables cordons d'ombilic qui seraient  
[mal coupés  
et où se décanterait encore la respiration originelle, –  
je vois que tout se ressemble partout  
puisque le même ciel est toujours le toit du monde,  
que les vents en forment toujours les murailles invisibles  
et qu'un désir d'herbes jaillit partout sous le pas  
comme les pensées et les méditations,  
ou la hâte et la négligence  
qui ont fait de vous ces feuilles peintes et volantes  
venues à moi de toute la terre.



## Zébu

Voûté comme les cités d'Imerina  
en évidence sur les collines  
ou taillées à même les rochers ;  
bossu comme les pignons  
que la lune sculpte sur le sol,  
voici le taureau puissant  
pourpre comme la couleur de son sang.

Il a bu aux abords des fleuves,  
il a brouté des cactus et des lilas ;  
le voici accroupi devant du manioc  
lourd encore du parfum de la terre,  
et devant des pailles de riz  
qui puent violemment le soleil et l'ombre.

Le soir a bêché partout,  
et il n'y a plus d'horizon.  
Le taureau voit un désert qui s'étend  
jusqu'aux frontières de la nuit.  
Ses cornes sont comme un croissant  
qui monte.

Désert, désert,  
désert devant le taureau puissant  
qui s'est égaré avec le soir  
dans le royaume du silence,  
qu'évoques-tu dans son demi-sommeil ?  
Est-ce les siens qui n'ont pas de bosse  
et qui sont rouges comme la poussière  
que soulève leur passage,  
eux, les maîtres des terres inhabitées ?  
Ou ses aïeux qu'engraissaient les paysans  
et qu'ils amenaient en ville, parés d'oranges mûres,

pour être abattus en l'honneur du Roi ?

Il bondit, il mugit,  
lui qui mourra sans gloire,  
puis se rendort en attendant  
et apparaît comme une bosse de la terre.

## **Ronde pour mes enfants présents**

– Que nous rapportera-t-il, notre père,  
de son voyage de demain ?

– Solofo je suis, donc une pousse neuve,  
une pousse neuve au pied de l'arbre :  
je désire une pousse de roseau  
avec du miel épais dedans.

– Sahondra je suis, donc une fleur,  
une fleur qui dépasse l'herbe :  
je désire des fleurs en grappe  
que je mettrai dans mes cheveux.

– Voahangy je suis, donc des perles de corail,  
de grosses perles de corail :  
je désire des coraux de pourpre  
à enfiler au collier de mon nom.

– Notre père nous apportera  
une pousse enroulée de grappes corallines.

## Soirs d'hiver

Je préfère encore les soirs

où je sens que ma voix se fait indécise  
comme celle des enfants et des jeunes filles  
et des femmes qui ne vivent plus que de souvenirs –  
peur ou regret, angoisse ou recueillement ? –

Je préfère encore les soirs

où le soleil convoite les grappes de raisin  
que la nuit cueille partout où il a déjà passé ;  
je les préfère, moi,  
aux matins que je ne puis voir,  
mes fenêtres s'ouvrant sur le ponant,  
et l'autre mur étant doublé par les ombres voisines  
qui se bombent comme des loupes sur le garrot d'un

[taureau.

Et les soirs d'hiver où il bruine

sur les paysages d'Iarive  
qui me rappellent Utrillo,  
les longs soirs de bruine  
où tout frissonne, jusqu'au bonheur de l'enfant  
qui tète en paix comme veau en été,  
et jusqu'à la tristesse qui fait ombre  
dans les yeux de la vieille fille  
qui regarde en vain autour d'elle.

Iarive, Iarive,

étendue sur l'herbe tendre des rizières  
où le vent et la clarté se fuient et se retrouvent,  
isolée sur les rochers comme des cactées,  
accroupie comme un bœuf surpris par la nuit  
ou élancée comme une pousse de bambou au bord de l'eau,  
c'est toujours au seuil des soirs d'hiver  
que tu es surtout toi-même.

Tu n'y es que songes et que mélancolie,  
ô tombeau végétal  
érigé comme une maison froide  
qu'entourent des lianes  
défaites par les quatre vents qui courent  
à la poursuite de leurs sangliers  
qui beuglent près de ma porte.

## Le vent

Force la grotte où marche le vent,  
source du parfum de l'aurore  
qu'il verse au seuil vespéral,  
et de la jeunesse des futaies lointaines  
qu'il cache dans la tendresse des herbes,  
et de la splendeur du soleil moribond  
qu'il ressuscite sur les collines prolongées.

Vois-le en songe quand il commence à poindre  
et s'apprête à se ramifier comme une liane vivante ;  
attends sur les rives des visions :  
à peine éclos, il apprend à voler  
puis déploie ses ailes comme un oiseau sauvage  
et vient s'égarer dans les vergers  
où il saccage fleurs et fruits.

Quelle liane, et d'où surgie ?  
La voici qui enlace tous les arbres :  
depuis les jamrosas parfumés,  
qui forment un buisson dans l'Est,  
jusqu'à la voûte des bougainvillées  
et l'élan des dragonniers qui ondulent  
sur les terrasses d'Iarive ;

depuis les mille cœurs des rosiers  
qui s'offrent au sommet des tiges vertes,  
et les gargoulettes des lys qui ne se s'ouvrent pas  
pour pouvoir recueillir la rosée des crépuscules,  
jusqu'à ces autres plantes sans nombre  
dont on ignore encore le vrai nom  
et que seuls vous connaissez, ô mes songes.

Oui, jusqu'à ces cheveux qui tremblotent

aux tempes de la vieille femme :  
dernières fleurs de ses jours perdus  
qui mendient un baiser au bord de la tombe –  
et jusqu'au lambe que la femme-enfant  
laisse traîner un peu en souriant  
et qu'elle agite dans le brouillard !

– Et cet oiseau que tu ne vois pas  
mais qui te frappe le front  
et qui picore dans tes épaules  
et griffe jusqu'à ta nuque :  
quel oiseau est-il, l'oiseau du vent,  
cet oiseau ivre qui titube  
comme une roussette aux ailes déchirées ?

– Légendes et légendes, fables et fables...  
Innombrables sont les légendes qui peuvent forcer la grotte  
où a poussé cette liane vivante  
qui vient enlacer tous les arbres ;  
innombrables, les fables qui entourent  
l'éclosion de cet oiseau immatériel  
qui tombe puis reprend son vol ;

mais il en est deux autres qui me paraissent neuves  
et que je n'ai connues que ces jours-ci :  
tournoyait derrière ma porte  
le vent humide de l'hiver,  
tournoyait comme nos enfants  
qui se cherchent et se cachent  
quand s'illumine l'automne ;

tournoyait avec violence  
comme un sanglier poursuivi, ou un bœuf sauvage :  
– D'où peut-il venir si ce n'est des forêts ou du désert ?  
disais-je. Puis,  
lointaine et presque inaudible,  
plus rien qu'une rumeur comme en cèlent les coquillages :  
– Il vient de l'océan, disais-je, le vent...

## Danses

Chuchotement de trois *valiha*  
son lointain d'un tambour en bois,  
cinq violons pincés ensemble  
et des flûtes bien perforées :

la femme-enfant avance avec cadence,  
vêtue de bleu – double matin !  
Elle a un lambe rose qui traîne,  
et une rose sauvage dans les cheveux.

Est-ce une pousse d'herbe haute, est-ce un roseau  
qui s'agite à l'orée du bois ?  
Est-ce une hirondelle des jours calmes,  
ou une libellule bleue au bord du fleuve ?

La femme-enfant avance avec cadence,  
muette soudain de bonheur.  
Elle écoute trois *valiha*, un tambour en bois,  
des violons et des flûtes.

Mais voici que ses lèvres tremblent,  
où surgissent des songes  
irrésistibles au point de devenir des plaintes,  
et même des chants après !

Et la vieille femme s'émeut aussi  
et vient prendre part à la danse :  
un pan de son pagne est dans la poussière,  
tout comme ses jours qui déclinent.

Ce ne sont ni plaintes, ni chants  
qui fleurissent son visage :  
des larmes l'imprègnent seules



au souvenir de tous les morts...

Se souvenir... Comme une pleine lune  
près de chavirer et de n'être plus visible,  
voici le printemps qui s'effeuille  
et n'est plus qu'un tombeau de feuilles mortes...

Et les doigts se rencontrent :  
les doigts frêles de la femme-enfant,  
et les doigts inertes de la vieille femme,  
doigts pareillement translucides –

se rencontrent et forment comme une passerelle  
qui relie le crépuscule  
déjà éclos sur les collines  
avec le jour qu'annonce le coq.

## Valiha

Blocs d'émeraude pointus  
surgis du sol  
parmi l'herbe dont le fleuve est cilié,  
et ressemblant à d'innombrables cornes de jeunes taureaux  
enterrés vivants par un clair de lune.

Il est une eau pure, il est une eau secrète,  
froide comme le sable où elle se cache,  
qui remplit ces frêles conques non perforées.

Puis deviennent une forêt de flûtes non travaillées,  
deviennent un peuple de fûts  
où de l'eau est captive depuis les origines :  
deviennent des bambous bruissants de nids  
et de vents.

Ils y résonneront  
jusqu'à ce qu'y vienne un artiste  
qui brisera leur jeunesse de dieux  
et qui les écorchera dans sa cité  
et tendra leur peau  
avec des fragments de Calebasses  
et des bribes de lianes.

Et lorsque le soleil sera rouge,  
lorsque les étoiles écloront  
ou que les matins battront des ailes,  
au bord de l'âtre  
ou sur une natte neuve,  
les bambous ne seront plus  
que des choses chantantes  
entre les mains des amoureux.

## Lambe

Peu d'arbres fleurissent sans feuillage,  
peu de fleurs éclosent sans parfum  
et peu de fruits mûrissent sans pulpe –  
tu es le feuillage, tu es le parfum,  
tu es la pulpe du vieil arbre  
qu'est ma race, ô lambe.

Ton nom rime bien avec *jambes*  
dans cette langue que j'ai choisie  
pour préserver mon nom de l'oubli,  
dans cette langue qui parle à l'âme  
alors que la nôtre murmure au cœur.

Ton nom rime bien avec *jambes* –  
avec les jambes que couvre ta finesse  
transparente ;  
mais toi, tu rimes bien avec plusieurs autres choses  
dans ma pensée.

Ton apparition rime avec les rochers,  
en Imerina,  
quand il y a fête et que la foule va sur les terrasses ;  
avec les bandes d'aigrettes pacifiques  
qui viennent se poser sur les forêts de joncs  
dès que chavire le soleil.

Avec la terre rouge qui nourrit les bambous ;  
avec les huttes qui bordent les futaies –  
quelles ruches pleines de femmes-enfants ?  
Quelles femmes-enfants enduites de graisses végétales ? –  
avec le sable étincelant  
et les sources que cèlent les ronces,  
et toutes les beautés inconnues de l'île australe

que tu animes enroulé sur les épaules des miens,  
ô lambe que j'ai délaissé  
mais qui m'envelopperas, à la fin,  
dans le silence de la terre  
d'où jaillira l'élan des herbes.

# Reconnaissance à Paul Gauguin

*Pour URBAIN-FAUREC*

Je compare, je confronte  
les ombres des ombres animées par le maître  
qui dorment dans le livre de Robert Rey  
comme des captives enchaînées,  
et quelques feuilles océaniques  
où il y a des images en noir,  
et les hommes qui m'entourent,  
et moi-même aussi.

Puis quelques chants d'amis  
nés dans les terres froides  
mais appelés à vivre au bord des mers torrides,  
et ces paroles pour chant dites *pantoum*  
dont sont fleuris les hauts élans des bambous  
qui harponnent le soleil,  
et ces mélopées nostalgiques  
qui bercent de leurs syllabes harmonieuses  
l'enfance de la lune  
au ciel d'Imerina,  
et cette voix intérieure aussi  
que j'écoute depuis longtemps dans sa langue babélique.

Qui explorera les ténèbres des affinités obscures,  
ponts de clarté emportés par les flots et l'ombre des âges ?  
Qui dirigera le chœur  
célébrant l'origine commune  
à ces ombres ravies sur les plages australes  
puis épinglées dans ce livre que je feuillette,  
et à ces jeunes hommes, et à ces jeunes femmes  
pareillement rendus à la nature par la chute de l'oiseau de  
[lumière

puis par son relèvement ?

Je les guette pendant le règne de l'été,  
et je les vois qui se donnent la main  
aux frontières des légendes,  
aux rives du fleuve des fables ;  
et, tandis que s'élève le chant des continents,  
je clame ton nom,  
ô Paul Gauguin, ô Paul Gauguin  
qui t'exilas au bord de la mer lointaine  
où mes pères s'étaient peut-être embarqués dans des  
[boutres –  
là où je fusse, moi, resté  
en l'attente de ton miracle.

# Thrènes

## I

*Pour Esther Razanadrasoa*

Toi qui es partie avec le jour  
et qui es ainsi entrée dans une nuit à deux remparts,  
les mots humains ne peuvent plus te rejoindre,  
ni te couronner ces hampes florales  
que sont devenus les bourgeons éclatant aux arbres  
[d'Imerina  
le matin même du jour où tu nous quittas.

Une porte de pierre nous sépare :  
une porte de vent divise nos vies.  
Dors-tu sur la terre rouge où tu es couchée,  
sur cette terre rouge où l'herbe elle-même ne pousse pas,  
mais où il y a des fourmis aveugles qu'enivre  
le vin des raisins noirs de tes yeux ?

Dors-tu, ou parles-tu avec nos amis  
qui t'avaient devancée dans l'Inconnu ?  
Que divine a dû être votre nouvelle rencontre  
au bord du fleuve que nous n'avons pas encore passé !  
Vous vous disiez des poèmes que nous n'entendrons plus,  
les poèmes qui n'avaient pas fleuri vos lèvres vivantes...

Ici, les mêmes arbres nous entourent,  
les mêmes hommes nous adressent la parole,  
les mêmes hommes qui ne nous ont jamais compris  
et devant lesquels nous avons plus d'une fois chanté  
ensemble – mais pour nous-mêmes...

J'en suis excédé. Mais voici des pages encore blanches  
qui dorment parmi tes manuscrits  
et parmi les livres que tu nous a laissés.  
Seul le deuil, seul le silence  
y tracent des signes inutiles  
et déposent, après, leur signature de néant ;

et c'est nous, qui les remplirons de chants  
pour perpétuer ton souvenir,  
toi dont la bouche est scellée sous la terre,  
toi qui ne sens plus les fleurs pousser autour de toi,  
toi qui es devenue un pur silence  
et qui ne chanteras plus que par nos lèvres ?

## II

*Pour une jeune femme  
morte au bord d'une mer septentrionale*

Il est une lune qui vient de chavirer  
dans le sable  
au bord d'une mer septentrionale ;  
mais il est une étoile, née d'elle,  
qui nous est restée  
et qui lui ressemble comme une image.

Enlisée,  
il est une pirogue d'argent renversée  
qu'emprisonnent les racines des palétuviers,  
et qui nourrit et embellit la vieillesse des arbres  
avec sa propre jeunesse perdue.

Pauvres images,  
encore que s'y ajoutent les ébauches de tant d'autres  
qui sont évanescentes en ma pensée,  
pour commémorer ton infortune,



ô jeune femme, ô jeune femme  
qui as fermé les yeux à la lumière  
tandis que le soleil naissait dans les palmiers  
et que le bruit de la mer y cherchait un reflet sonore.

Maintenant, c'est le silence des coquillages qui t'entoure,  
ô frêle chair bue par les coraux !  
Les merveilles de la vie qui continuent  
sont des songes que tu ne vois et n'entends pas dans ton  
[sommeil :

les ailes de ces grands oiseaux blancs  
qui viennent avec la lune naissante,  
et les funérailles du vent  
au cimetière désertique du sable,  
et le chant de celles qui vivent encore  
et cueillent par brassées les fleurs arénaires –  
tout cela, ô mon amie,  
n'est plus que comme ces herbes  
qui s'effeuillent vainement sur ta poitrine  
aspirée par une mer septentrionale !

Je préfère fermer les yeux et contempler  
le réveil de cette mer que je franchirai un jour ;  
je préfère y regarder les pirogues à balancier  
qui s'équilibrent au milieu des flots,  
comme ce pur bonheur  
qu'on n'acquiert que dans l'infortune dont on triomphe.

Je préfère, je préfère...  
J'ai prononcé le nom du bonheur –  
devant toi, ô jeunesse brisée !

Et qu'importe !  
N'est-ce pas, d'après moi, une tombe vide qui te garde  
[captive,  
ô toi que je ne verrai plus  
que lorsque mes tempes seront cousues de fils blancs,  
et que me regardera avec tes propres yeux  
fleuris de jeunesse éternelle,

cet enfant qui vient de naître au bord d'une mer  
[septentrionale.

### III

#### *Pour une petite phtisique*

Une poignée de cendres  
déposée sur une pierre froide  
et qui ne fait même pas vivre une cépée d'herbes ;  
une pincée de cendres  
qui ne blesse même pas les yeux  
quand souffle un vent errant –  
et quoi de plus,  
ô flamme ardente, ô torche vivante  
renversée sous la terre rouge ?

Hier, c'était un feu intérieur qui te consumait  
et qui jaillissait de tes yeux  
comme de deux sources jumelles  
aux alentours incendiés ;  
et quiconque croisait ton regard  
avait les yeux brûlés aussi,  
à moins de se détourner vite  
et de te fuir comme une vache furieuse,  
toi qui n'avais ni beauté ni grâces,  
mais qui attirais comme une belle femme en deuil  
ou comme un jeune homme moribond.

Moi, c'étaient les ombres d'autres hommes que je suivais,  
que j'interrogeais et écoutais  
chaque fois que le soir déroulait sa longueur sur ton front  
et faisait croître la nuit dans ta chevelure au parfum de  
[terre –  
c'était cette lignée d'hommes divins,  
cette dynastie de rois déchus

qu'illustrent des noms de poètes.

Keats apparaissait le premier comme une lune  
émergeant de songes inconnus ;  
Keats, qui vint verser le dernier souffle de sa vie  
au pays soleilleux de Corrazini et de Gozzano  
qui lui forment encore un cortège de chants fraternels.  
Il y avait une urne grecque  
dans ses mains devenues ombres et vent ;  
puis je voyais son frère Endymion  
qui y buvait l'oubli de la déesse.

Puis voici Chopin  
venu des terres glacées  
avec sa soif de bonheur  
éteinte à la fontaine de la tristesse.  
Voici Laforgue  
qui se plaint de la vie trop quotidienne  
et qui fume de très fines cigarettes  
aux nez des dieux pollus,  
et ses volutes de fumée parfumée  
qui obombrent le fantôme maladif de Samain...

Mais tu n'es plus. Adieu, ô petite phtisique !  
Ces ombres immortelles auront déjà couru à ta rencontre,  
et je ne les reverrai plus dans tes yeux –  
tes yeux qui se sont fondus avec les leurs  
et qui ne peuvent plus étinceler qu'au pays de ce Chant  
qui ne cesse de résonner en moi,  
loin de tes cendres déjà dispersées.

## Ton œuvre

« Tu n'as fait qu'écouter des chants,  
tu n'as fait toi-même que chanter ;  
tu n'as pas écouté parler les hommes,  
et tu n'as pas parlé toi-même.

« Quels livres as-tu lus,  
en dehors de ceux qui conservent la voix des femmes  
et des choses irréelles ?

« Tu as chanté, mais n'as pas parlé,  
tu n'as pas interrogé le cœur des choses  
et ne peux pas les connaître »  
disent les orateurs et les scribes  
qui rient de te voir magnifier  
le miracle quotidien de la mer et de l'azur.

Mais tu chantes toujours  
et t'étonnes en pensant à l'étrave  
qui cherche une route intracée  
sur l'eau étale  
et va vers des golfes inconnus.  
Tu t'étonnes en suivant des yeux cet oiseau  
qui ne s'égare pas dans le désert du ciel  
et retrouve dans le vent  
les sentiers qui mènent à la forêt natale.

Et les livres que tu écris  
bruiront de choses irréelles –  
irréelles à force de trop être,  
comme les songes.

# **TRADUIT DE LA NUIT**

1935

IN MEMORIAM

FAGUS, Marcel ORMOY et Robert-Jules ALLAIN, interrogateurs désormais d'une nuit qui ne peut se traduire que par l'étonnement et l'angoisse de notre douleur

J.-J. R.

*Pour avoir mis le pied  
Sur le cœur de la nuit  
Je suis un homme pris  
Dans les rets étoilés.*

Jules SUPERVIELLE

# 1

Une étoile pourpre  
Évolue dans la profondeur du ciel –  
Quelle fleur de sang éclore en la prairie de la nuit

Évolue, évoluée,  
Puis devient comme un cerf-volant lâché par un enfant  
[endormi.]

Paraît s'approcher et s'éloigner à la fois,  
Perd sa couleur comme une fleur près de tomber,  
Devient nuage, devient blanc, se réduit :  
N'est plus qu'une pointe de diamant  
Striant le miroir bleu du zénith  
Où l'on voit déjà le leurre  
Glorieux du matin nubile.



## 2

Quel rat invisible,  
Venu des murs de la nuit,  
Grignote le gâteau lacté de la lune ?  
Demain matin,  
Quand il se sera enfui,  
Il y aura là des traces de dents sanglantes.

Demain matin,  
Ceux qui se seront enivrés toute la nuit  
Et ceux qui sortiront du jeu,  
En regardant la lune,  
Balbutieront ainsi :  
« À qui est cette pièce de quat'sous  
Qui roule sur la table verte ? »  
« Ah ! ajoutera l'un d'eux,  
L'ami avait tout perdu  
Et s'est tué ! »

Et tous ricaneront  
Et, titubant, tomberont.  
La lune, elle, ne sera plus là :  
Le rat l'aura emportée dans son trou.

### 3

La peau de la vache noire est tendue,  
Tendue sans être mise à sécher,  
Tendue dans l'ombre septuple.

Mais qui a abattu la vache noire,  
Morte sans avoir mugé, morte sans avoir beuglé,  
Morte sans avoir été poursuivie  
Sur cette prairie fleurie d'étoiles ?  
La voici qui gît dans la moitié du ciel.

Tendue est la peau  
Sur la boîte de résonance du vent  
Que sculptent les esprits du sommeil.

Et le tambour est prêt  
Lorsque se couronnent de glaïeuls  
Les cornes du veau délivré  
Qui bondit  
Et broute les herbes des collines.

Il y résonnera,  
Et ses incantations deviendront rêves  
Jusqu'au moment où la vache noire ressuscitera,  
Blanche et rose,  
Devant un fleuve de lumière.

## 4

Ce qui se passe sous la terre,  
Au nadir lointain ?  
Penche-toi près d'une fontaine,  
Près d'un fleuve  
Ou d'une source :  
Tu y verras la lune  
Tombée dans un trou,  
Et tu t'y verras toi-même,  
Lumineux et silencieux,  
Parmi des arbres sans racines,  
Et où viennent des oiseaux muets.

## 5

Tu dors, ma bien-aimée ;  
tu dors dans ses bras, ô ma dernière née.  
Je ne vois pas vos yeux lourds de nuit  
qui d'ordinaire s'irisent comme des perles authentiques  
ou des raisins mûrs.

Une bouffée de bon vent entr'ouvre notre porte,  
fait gonfler vos robes légères  
et trembler vos cheveux,  
puis emporte un papier de sur ma table  
que je rattrape près du seuil.

Je lève ma tête,  
le poème commencé dans la main :  
vos yeux clignent dans l'azur,  
et je les appelle : étoiles.

## 6

Un oiseau sans couleur et sans nom  
a replié les ailes  
et blessé le seul œil du ciel.

Il se pose sur un arbre sans tronc,  
tout en feuilles  
que nul vent ne fait frémir  
et dont on ne cueille pas les fruits, les yeux ouverts.

Que couve-t-il ?  
Quand il reprendra son vol,  
ce sont des coqs qui en sortiront :  
les coqs de tous les villages  
qui auront vaincu et dispersé  
ceux qui chantent dans les rêves  
et qui se nourrissent d'astres.

## 7

Reflux de la lumière océane.  
Des poulpes, dans leur fuite,  
noircissent le sable  
avec leur bave épaisse ;  
mais d'innombrables petits poissons  
qui ressemblent à des coquillages d'argent,  
ne pouvant échapper,  
s'y débattent :  
ils sont pris dans les rets  
tendus par des algues ténébreuses  
qui deviennent des lianes  
et envahissent la falaise du ciel.

## 8

La dévote a fini ses versets quotidiens  
et vient écouter ses enfants qui apprennent à haute voix  
leurs leçons bibliques  
sur la vérandah.

On dirait une cascade lointaine  
sautant quelque rocher moussu,  
là-bas, derrière les collines,  
ou des chrétiens surpris par l'ombre  
récitant des surates musulmanes  
sous le ciel pacifique.

Moi,  
par les interstices des feuilles qui en retombent  
comme des larmes noires qui ne cessent de couler,  
je ne puis rien discerner  
et n'entends que des bribes de paroles  
où reviennent souvent les mots : Égypte  
et Israël.

Je me hausse sur une motte de terre  
fleurant l'herbe foulée,  
et j'écarte la verdure qui me gêne les yeux ;  
un petit oiseau migrateur sanglote près de la cime ;  
et je lève la tête ;  
mais ce sont les étoiles que je vois :  
bulbeuses comme les aulx,  
mouchetées comme les cailles,  
elles me rappellent les prières que je viens de confondre,  
et, dans le désert de l'azur imérinien  
où il me semble que l'exode  
refuit les Pharaons,  
voilà que les Religions se rencontrent —  
et toi aussi, ô mienne, ô Poésie !

## 9

Les ruches secrètes sont alignées  
près des lianes du ciel,  
parmi des nids lumineux.

Butinez-y, abeilles de mes pensées,  
petites abeilles ailées de son  
dans la nue enceinte de silence ;  
chargez-vous de propolis  
parfumée d'astres et de vent :  
nous en calfeutreron toute fente  
communiquant au tumulte de la vie.

Chargez-vous aussi de pollen stellaire  
pour les prairies de la terre ;  
et demain, lorsque s'y noueront  
les roses sauvages de mes poèmes,  
nous aurons des cynorrhôdons aériens  
et des semences sidérales.



## 10

Te voilà,  
debout et nu !  
Limon tu es et t'en souviens ;  
mais tu es en vérité l'enfant de cette ombre parturiente  
qui se repaît de lactogène lunaire,  
puis tu prends lentement la forme d'un fût  
sur ce mur bas que franchissent les songes des fleurs  
et le parfum de l'été en relâche.

Sentir, croire que des racines te poussent aux pieds  
et courent et se tordent comme des serpents assoiffés  
vers quelque source souterraine,  
ou se rivent dans le sable  
et déjà t'unissent à lui, toi, ô vivant,  
arbre inconnu, arbre non identifié,  
Qui élabores des fruits que tu cueilleras toi-même.

Ta cime,  
dans tes cheveux que le vent secoue,  
cèle un nid d'oiseaux immatériels ;  
et lorsque tu viendras coucher dans mon lit  
et que je te reconnâtrai, ô mon frère errant,  
ton contact, ton haleine et l'odeur de ta peau  
susciteront des bruits d'ailes mystérieuses  
jusqu'aux frontières du sommeil.

## 11

Combien de jumeaux sont-ils, les vents ?  
Ils sont tous espiègles,  
ils se poursuivent en sortant de l'herbe,  
escaladent les murs devenus doubles,  
sautent par-dessus les toits où se recueillera la rosée,  
se voûtent sur les collines  
et y secouent de hauts arbres immatériels  
d'où se dispersent des oiseaux  
aux yeux de verre  
qui n'ont de nids nulle part,  
et des baies rondes comme des blocs de quartz  
qui ne se peuvent reproduire sur terre,  
et se dissolvent en étoiles filantes.

## 12

Pour les pauvres dévorés de punaises aussi grosses que le ciel,  
pour les exilés qui errent,  
venant de la cité du jour,  
et pour les rebelles et pour les déserteurs  
de l'armée ombreuse montant de la terre,  
que veulent faire ces élans de palmiers sans nombre  
reluisant comme autant de manches de sagaies enduits de  
[graisse végétale,  
qui s'élancent immobiles  
et dépassent toutes les maisons  
jusqu'à ce que leurs cimes,  
résonnant de songes de ramiers,  
parviennent au toit du monde ?

Ils y ondulent, s'écrasent, puis s'effeuillent,  
mais ne reviennent pas parmi les vivants,  
et s'entassent dans le désert des étoiles,  
et deviennent des huttes innombrables  
pour les mendiants sans litière,  
pour les captifs vêtus de leur seule peau puant la poussière,  
et pour tous les oiseaux sans nid  
qui seront délivrés ensemble.

## 13

Toutes les saisons sont abolies  
dans ces zones inexplorées,  
qui occupent la moitié du monde  
et la parent de floraisons inconnues  
et de nul climat.

Poussée de sang végétal provisoire  
dans un enchevêtrement de lianes ténébreuses  
où est captif tout élan de branches vives.  
Déroute d'oiseaux devenus étrangers  
et ne reconnaissant plus leur nid,  
puis heurts d'ailes – éclairs –  
contre des rochers de brume  
surgis du sol  
qui n'est ni chaud ni froid  
comme la peau de ceux qui s'étendent  
loin de la vie et de la mort.

## 14

Voici  
celle dont les yeux sont des prismes de sommeil  
et dont les paupières sont lourdes de rêves,  
celle dont les pieds sont enfoncés dans la mer  
et dont les mains gluantes en sortent  
pleines de coraux et de blocs de sel étincelants.

Elle les mettra en petits tas près d'un golfe de brouillard  
et les débitera à des marins nus  
auxquels on a coupé la langue,  
jusqu'à ce que tombe la pluie.

Elle ne sera plus alors visible,  
et l'on ne verra plus  
que sa chevelure dispersée par le vent ;  
comme une pelote d'algues qui se dévide  
et peut-être aussi des grains de sel insipide.

## 15

Tu te leures,  
toi qui as l'air d'un petit oiseau  
égaré dans la forêt neigeuse qui va  
jusqu'à la poitrine de Tagore,  
de Whitman et de Jammes  
qui remplacent le Christ sur ta couche,  
puisque ce n'est pas la vieillesse du monde  
ni celle du jour plusieurs fois millénaire  
qui caresse ici sa barbe blanche  
et épaisse comme l'oubli,  
comme l'espoir et comme la brume des matins torrides,  
là-bas, sur toutes les montagnes,  
astrologue interrogeant les étoiles  
et fumant une pipe en terre,  
c'est sa jeunesse, ô mon enfant,  
sa jeunesse éternelle :  
métamorphosée  
(peut-être grâce au chant des poètes que tu préfères  
et qui créent pour toi une religion  
dans ce silence sans fond  
peuplé de colonnes et de fleuves,  
de vivants et de morts)  
elle n'est plus que l'ombre de tout le passé  
et n'écoute que le seul présent.

## 16

Il est des mains rouillées sans nombre,  
– ondes, ombres, fumées –  
qui sarclent et marcottent  
dans un buisson de framboisiers,  
envahi d'herbes à hauteur de géant  
d'où ne sortent que des oiseaux aveugles.

Que récoltent-elles, une fois lasses ?  
Qu'y aura-t-il entre leurs doigts de vent ?  
Des molles baies noires à force d'être rouges  
sont déjà devenues d'innombrables champignons  
au bord de ce fleuve sans piroguiers  
pour embarquer tous ces paniers de fruits nocturnes.

Le vitrier nègre  
dont nul n'a jamais vu les prunelles sans nombre  
et jusqu'aux épaules de qui personne ne s'est encore haussé,  
cet esclave tout paré de perles de verroterie,  
qui est robuste comme Atlas  
et qui porte les sept ciels sur sa tête,  
on dirait que le fleuve multiple des nuages va l'emporter,  
le fleuve où son pagne s'est déjà mouillé.

Mille et mille morceaux de vitre  
tombent de ses mains  
mais rebondissent vers son front  
meurtri par les montagnes  
où naissent les vents.

Et tu assistes à son supplice quotidien  
et à son labeur sans fin ;  
tu assistes à son agonie de foudroyé  
dès que retentissent aux murailles de l'Est  
les conques marines –  
mais tu n'éprouves plus de pitié pour lui  
et ne te souviens même plus qu'il recommence à souffrir  
chaque fois que chavire le soleil.



## 18

Tu viens de relire Virgile,  
tu viens aussi d'écouter les enfants  
qui saluent la néoménie,  
et les contes et les fables de ceux qui ne sont plus.

Est-ce l'heure bucolique,  
ô cœur aspirant au repos,  
cœur aussi hâlé que les roches ?

Les pâtres ? Ils ne sont pas ici ;  
leurs troupeaux ? Regarde ces chèvres sauvages  
aux cornes remplies de brume.  
Leurs houlettes ? voici que les arbres unissent leurs cimes.

Les pâtres sont là-bas, ils escaladent le ciel.  
Il y a des herbes nouvelles sous leurs pas,  
Il y a des fruits irréels autour d'eux,  
et des sources cachées qu'ils cherchent.

Et toi, et toi, tu crois être Corydon  
tandis que, devant toi, apparaît comme un Alexis  
qui souffle dans les flûtes  
que sont devenues toutes les branches.

## 19

Il y aura, un jour, un jeune poète  
qui réalisera ton vœu impossible  
pour avoir connu tes livres  
rares comme les fleurs souterraines,  
tes livres écrits pour cent amis,  
et non pour un, et non pour mille.

Sur le golfe d'ombre où il te relira  
à la seule lueur de son cœur où rebattra le tien,  
il ne te croira pas  
dans les houles pacifiques  
dont s'empliront toujours les abysses sans soleil,  
ni dans le sable, ni dans la terre rouge,  
ni sous les rochers dévorés de lichens  
qui s'étendront derrière lui  
jusqu'au pays des vivants  
aveugles et sourds depuis la Genèse.  
Il lèvera la tête  
et sera sûr que c'est dans l'azur,  
parmi les étoiles et les vents,  
que ton tombeau aura été érigé.

## 20

Que de fois relayés  
et que de fois les mêmes,  
dans la lumière ruisselante,  
les laboureurs de l'azur ?

Ont semé quelles graines,  
ont planté quelles tiges  
au royaume du vent,  
et sur les monts arasés ?

Sont en quel inconnu,  
derrière quel feuillage  
et sur quelle herbe haute,  
près des rives du soir ?

– Boivent à une source noire,  
arrachent cressons et menthes,  
puis, couchés sur le dos,  
regardent les astres croître

jusqu'à votre éclosion,  
ô glaïeuls rouges et noirs,  
et jusqu'au saccage par le jour  
de leurs aires aériennes.

## 21

Celle qui naquit avant la lumière,  
est-ce aujourd'hui son septième jour,  
aujourd'hui comme hier et comme en l'éternité  
sans passé ni futur ?

Elle renaît pourtant  
avec le sommeil des oiseaux  
et tandis que se cachent les pierres blanches  
sur les sentiers qu'ont désertés les chèvres  
comme sur les routes où court le silence.

Mais tu ne vois d'elle que ses myriades d'yeux,  
ses yeux reptiliens et triangulaires  
qui s'ouvrent un à un  
entre les lianes célestes.

Au bord des ombres qui stagnent,  
sur des digues  
dures et nues comme les roches,  
mais où croissent des herbes précoces,  
des pêcheurs sans nombre s'alignent  
et jettent la ligne.

Des cimes qui s'arrondissent  
comme des fruits qui mûrissent,  
aux vallons qui s'allongent et deviennent plus humides  
que les melons,  
se suscitent des fuites d'oiseaux furtifs  
et des dérives de clarté aveugle  
qui effraient pareillement  
et empêchent de mordre.

Maîtres du destin  
et ne s'inquiétant de rien,  
les pêcheurs s'interpellent de leur voix d'ombre  
pour tendre les filets  
dans lesquels ils rendront à la mer  
ces poissons d'argent et de pourpre  
qui se faufilent, insaisissables, à travers l'azur.

## 23

Lente  
comme une vache boiteuse  
ou comme un taureau puissant  
aux quatre jarrets coupés,  
une grosse araignée noire sort de la terre  
et grimpe sur les murs  
puis s'arc-boute péniblement au-dessus des arbres,

Jette des fils qu'emporte le vent,  
tisse une toile qui touche au ciel,  
et tend des rets à travers l'azur.

Où sont les oiseaux multicolores ?  
Où sont les chantres du soleil ?  
– Les lueurs jaillies de leurs yeux morts de sommeil  
dans leurs escarpolettes de lianes,  
font revivre leurs songes et leurs résonances  
en cette évanescence de lucioles  
qui devient une cohorte d'étoiles  
pour déjouer l'arachnéenne embûche  
que déchireront les cornes d'un veau bondissant.

## 24

Pour quels fruits, pour quelles grappes  
tombés dans l'herbe  
et cachés par les ramilles ?

Pour quelles gemmes taillées  
confondues avec les cailloux  
couverts de brume épaisse ?

Entre des mains calleuses  
et rudes comme du pain  
dévoré par le soleil,  
des mains faites de doigts palmés  
sans couleurs,  
voici des myriades de torches  
à la recherche de ce qui fut perdu  
sur la terre  
et qui germe au milieu de la prairie de chiendents  
qu'est devenu tout ce que peut embrasser le regard.

Lames d'eau, verres étincelants  
– lunettes pour myope ou pour presbyte ? –  
velours de prunelles  
lisse comme le cuir blanc des lis  
et plus fragile qu'ongle d'enfant.

Les vents naissent au-delà des montagnes  
et glissent jusqu'ici où dorment les plantes  
qu'ils saccagent puis abandonnent.

Élan de lumière à leur poursuite  
jusqu'au désert sidéral  
jonché de lames d'eau, de verres  
et de velours de prunelles  
luisant silencieusement  
et indiquant une route herbeuse  
entrecoupée de fleuves caillouteux,  
à cette lune borgne  
qui y chancelle  
et qu'égarerait le moindre tremblement de ses cils.



## 26

Tu t'es construit une tour sous le vent  
puis tu t'es accroupie sur l'eau,  
ô reine sans visage  
dont la pointe de la couronne  
défie ce-qui-deviendra-pluies,  
et dont les diamants embués  
sont faits d'astres, et rien que d'astres.

Ô belle âme de ce-qui-change ;  
ô sœur et fille, tour à tour,  
de cette lune qui vient de naître  
à l'orée d'un verger,  
tu as bâti sous le vent  
et tu habites sur l'eau  
comme mes rêves de sagesse !

Que nous fera la chute brusque  
de ce qui est notre royaume ?

Comme ta tour, comme la mienne,  
comme la perfide que foulent nos pieds,  
cette joie dont pétillent nos yeux,  
si elle doit bientôt s'éteindre,  
ne nous reviendra-t-elle pas autre et nouvelle ?

Sœurs du silence en la tristesse,  
les fleurs qui n'ont que leur beauté  
et leur solitude,  
les fleurs – morceaux de cœur terrien  
palpitant à l'unisson des nids –  
dorment-elles ici, font-elles des rêves  
sur la fin de leur destinée ?

Les doigts  
qui ne voulaient d'elles que leur jeunesse,  
les doigts se sont tous joints  
dans la chaude blancheur des draps –  
sauf les miens qui sont si frêles  
et qui savent tant choyer  
les choses délicates.

Mes lèvres aussi frôlent les fleurs,  
les fleurs devenues plus mystérieuses,  
et plus belles, et brusquement hardies.

Et j'entends,  
mêlées à la respiration des herbes,  
leurs dernières confidences.  
Ah ! comme elles seraient douloureuses  
sans ces parfums pacifiques, Seigneur,  
qui s'évadent avec leur vie !

Écoute les filles de la pluie  
qui se poursuivent en chantant  
et glissent  
sur les radeaux d'argile  
ou d'herbes de glaïeuls  
qui couvrent les maisons des vivants.

Elles chantent,  
et leurs chants sont si passionnés  
qu'ils deviennent des sanglots  
et se réduisent en confidences...  
Peut-être pour mieux faire entendre  
cet appel d'oiseau qui t'émeut.

Un oiseau seul au cœur de la nuit,  
et il ne craint pas d'être ravi par les ondines ?  
Ô miracle ! ô don inattendu !  
Pourquoi rentres-tu si tard ?  
Un autre a-t-il pris ton nid  
tandis que tu étais en quête d'un rêve au bout du monde ?

Il est une eau vive  
qui jaillit dans l'inconnu  
mais qui mouille le vent  
que tu bois,  
et tu aspiras à sa découverte  
derrière ce roc massif  
détaché de quelque astre sans nom.

Tu te penches,  
et tes doigts caressent le sable.  
Soudain tu repenses à ton enfance  
et aux images qui l'ont charmée –  
surtout à celle où ces mots naïfs mais étonnants se trouvaient :  
« *La Vierge Aux Sept Douleurs.* »

Et voici une autre eau vive  
qui ne cesse de sourdre sous tes yeux,  
mais qui attise ta soif :  
ton ombre  
– l'ombre de tes rêves –  
devient septuple  
et, émergeant de toi,  
alourdit la nuit déjà dense.

## 30

Vaines, toutes ces anticipations  
qui veulent nous donner des ailes  
et qui promettent  
que nous séduirons un jour quelque Martienne ?

Vain aussi, le rêve  
qui perdit Icare  
plus que le soleil  
qui but la cire merveilleuse ?

Mais quel triomphe certain  
m'annoncent déjà tous ces signaux  
que terre et ciel s'envoient  
à l'orée du sommeil :

dans nos cités de vivants  
jusqu'aux plus humbles huttes  
répondent aux appels de feu  
jaillis des étoiles naissantes.

---

## Table des matières

---

Presque-Songes.....	2
Lire .....	4
Le poème.....	5
Été .....	7
Les trois oiseaux.....	8
Le bien vieux .....	9
Fièvre des îles.....	11
Fruits .....	13
Images lunaires.....	14
Le Bœuf-blanc.....	16
Naissance du jour.....	17
Autre naissance du jour .....	18
Une autre.....	19
Flûtistes.....	20
Mesures du temps.....	22
Cactus.....	24
Un clin d’œil.....	26
Haute futaie .....	28
Imprimés.....	31
Zébu.....	33
Ronde pour mes enfants présents .....	35

Soirs d'hiver .....	36
Le vent.....	38
Danses.....	40
Valiha .....	42
Lambe.....	43
Reconnaissance à Paul Gauguin.....	45
Thrènes .....	47
I.....	47
II.....	48
III .....	50
Ton œuvre .....	52
TRADUIT DE LA NUIT .....	53
1 .....	56
2.....	57
3.....	58
4.....	59
5.....	60
6.....	61
7.....	62
8.....	63
9.....	64
10 .....	65
11.....	66
12 .....	67

13 .....	68
14 .....	69
15 .....	70
16 .....	71
17 .....	72
18 .....	73
19 .....	74
20 .....	75
21 .....	76
22 .....	77
23 .....	78
24 .....	79
25 .....	80
26 .....	81
27 .....	82
28 .....	83
29 .....	84
30 .....	85
Note sur l'édition .....	89



## **Note sur l'édition**

Le texte a été établi grâce à Claire, que je remercie vivement, et relu d'après la réédition de 1960 (Tananarive, Les Amis de Rabearivelo) à défaut des éditions originales.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (<http://www.ebooksgratuits.com/>) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le trente-septième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : [bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com](mailto:bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com).

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : [www.bibliothequemalgache.com](http://www.bibliothequemalgache.com).

**Pierre Maury, décembre 2007**